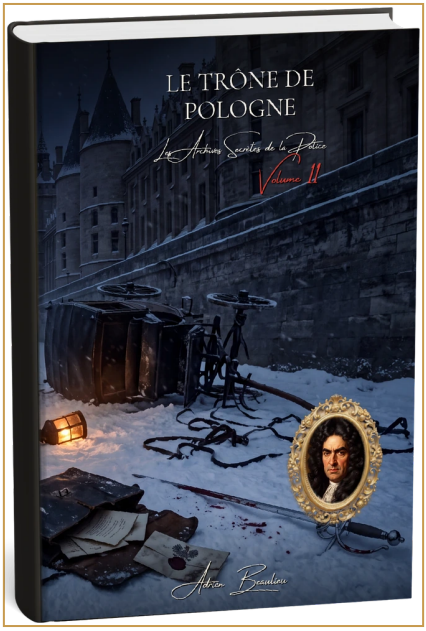
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

*Les Archives Secrètes de la Police · Tome IV : L'Ordre face aux Libertins*




# Le Trône de Pologne

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

# 1. Le premier hiver

Il existe, dans les liasses que j'ai si longtemps gardées, des dossiers qui content un crime, et l'on sait d'avance comment on les lit : il y a un mort au commencement, un coupable à la fin, et entre les deux le patient travail d'un homme qui rapproche les fils. Celui que j'ouvre ici n'est point de cette espèce. On y trouvera des morts, sans doute, et des coupables, et le travail d'un homme ; mais ce n'est pas le crime qui en fait le sujet. Le sujet, c'est l'homme lui-même, et ce que cet hiver-là fit de lui. J'ai mis trente ans à comprendre que les archives de la police ne sont pas le registre des fautes d'autrui, mais le miroir où se défont, un à un, ceux qui ont charge de les punir. Et de tous ces visages que la poussière m'a rendus, il en est un que je ne puis regarder sans un serrement particulier : celui de Marc-René de Voyer de Paulmy, sieur d'Argenson, à l'heure où il prit la place du géant.

On l'a peint cent fois, et toujours de la même encre. La laideur fameuse — ce visage que les contemporains comparaient à celui d'un fauve, ces traits lourds, ce regard sous lequel, disait-on, les coupables avouaient avant même qu'on les interrogeât. Le duc de Saint-Simon, qui ne l'aimait guère et le craignait un peu, a laissé de lui un portrait où cette laideur tient une grande place, et où il dit, en substance, qu'il avait le visage de trois juges réunis, et qu'on tremblait à le voir avant de savoir pourquoi. La cour en riait tout bas et le craignait tout haut ; le peuple lui prêta bientôt cette face de tigre 1 dont l'histoire a fait son surnom, comme si la nature elle-même avait voulu marquer d'un sceau l'homme qui allait régner sur l'ombre. Je ne récuse pas le

portrait ; je dis seulement qu'il est de surface. Sous le masque de fer qu'on lui a fait, il y avait un homme qui s'usait, et c'est cet homme-là, l'envers du masque, que ces pages voudraient montrer.

Il prit la charge en janvier de l'an 1697. J'écris la date comme on enfonce un coin dans un bois, car tout, dans cette histoire, en découle. Janvier : le cœur de l'hiver, la saison où Paris se replie sur ses feux et où les rivières charrient des glaçons jusque sous les arches du Pont-Neuf. Mais l'hiver dont je parle n'est pas celui des almanachs. C'est une épreuve, la première de sa charge, de celles qui forment un homme ou le déforment, et qui, le plus souvent, font les deux à la fois. De ma lucarne d'archiviste, d'où je toise le grand siècle avec l'ironie que donne le fait de lui avoir survécu, je sais déjà comment finiront le règne, et la France, et ces hommes qui se croyaient au sommet du monde. Eux l'ignoraient. C'est tout l'avantage que j'ai sur mon héros, et je n'en abuserai qu'avec mesure. Disons-le donc une fois pour toutes : ce ne sera pas l'histoire de ce que d'Argenson fit cet hiver-là, mais de ce que cet hiver-là fit de d'Argenson.

Mais avant que d'entrer dans l'homme, il faut que j'entre dans la charge ; car nul ne comprend ce qu'il advint de l'un sans savoir ce qu'était l'autre, et la charge de lieutenant général de police était, en 1697, la chose la plus étrange et la plus nouvelle qu'eût enfantée le règne.

Elle n'avait pas trente ans. Avant La Reynie, qui la reçut le premier en 1667, Paris n'avait point de police, ou n'en avait que des lambeaux — un guet médiéval qui dormait, des commissaires qui se vendaient, vingt juridictions qui se disputaient les rues sans en garder aucune. La ville était un coupe-gorge où le soir tombait comme un rideau sur un théâtre de crimes ; on n'y sortait pas sans flambeau et sans valets, et

l'on y trouvait au matin des cadavres dont nul ne demandait le nom. Louis XIV, qui voulait l'ordre partout comme il voulait la symétrie dans ses jardins, créa pour Paris une magistrature unique, qui réunît en une seule main tout ce qui faisait la vie d'une grande ville : la sûreté et la propreté, les vivres et les prix, les mœurs et les spectacles, le feu et l'eau, les pauvres et les filles, l'imprimerie et le culte. Le lieutenant de police était à la fois juge, administrateur et espion ; il connaissait de tout, voyait tout, et devait, sur tout, rendre compte au Roi. Jamais charge ne donna à un homme tant de pouvoir sur tant de choses ; jamais charge n'usa plus vite ceux qui la portaient.

C'est dans ce siège brûlant que d'Argenson s'assit en janvier 1697 ; et il s'y assit après le seul homme qui l'eût rendu glorieux. La comparaison l'attendait à chaque pas, dans chaque bureau, dans le regard de chaque exempt vieilli sous l'autre. Il fallait valoir le géant, ou périr de ne le valoir pas. Voilà le poids qu'il prit sur les épaules ce mois-là, avec le sceau de sa charge ; et il était de taille à le porter, mais nul ne porte un tel poids sans se courber par quelque endroit.

Pour comprendre ce qui suit, il faut maintenant regarder Paris comme je l'ai appris à le voir, non comme un décor, mais comme un ventre. La ville, en cette année-là, digérait une affaire dont elle ne savait rien, ainsi qu'un corps travaille en secret l'aliment qu'on lui a donné.

L'affaire se jouait à mille lieues, sur un trône vide : celui de Pologne, que la mort du roi Sobieski 2 avait laissé vacant, et que les puissances de l'Europe se disputaient à coups d'or et de promesses. La France y poussait son candidat, le prince de Conti 3 ; et qui dit candidat dit voix à payer, magnats à séduire, dépêches à faire courir d'une cour à l'autre. Or l'on n'achète point une couronne avec des

prières. On l'achète avec de l'argent, et l'argent, à cette heure, se levait à Paris.

C'est ce que j'appelle l'arrière-cuisine. Le grand festin se préparait là-bas, dans les diètes et les palatinats ; mais sa cuisine se faisait ici, dans les antichambres des hôtels du faubourg, dans l'arrière-boutique des traitants et des banquiers, dans les ruelles où une rumeur s'allume comme une mèche. Quelque part, ce matin-là, un commis comptait des écus qui prendraient le chemin de la Vistule ; ailleurs, une dépêche chiffrée changeait de main contre un reçu qu'on déchirerait aussitôt ; partout, des bouches répétaient ce qu'elles n'auraient pas dû savoir. Tout cela circulait sous la surface de la ville comme le sang sous la peau, et nul, dans cette foule, n'eût su dessiner la carte entière du réseau dont il n'était qu'un fil.

Et par-dessus ce Paris souterrain, il y avait l'autre, celui qu'on voyait : le Paris du gel, en ce mois de janvier, avec ses cheminées qui fumaient droit dans l'air immobile, ses fontaines prises, ses porteurs d'eau qui cassaient la glace à la pioche, et le cri des marchandes que le froid enrouait. La Seine charriait, et l'on avait peur qu'elle gelât tout à fait, ce qui affamait la ville en arrêtant les bateaux. Le pain montait. Aux carrefours, les pauvres se serraient autour des feux qu'on tolérait, et la police comptait chaque matin ceux que la nuit avait pris. C'était un hiver dur, de ces hivers où une ville se fait plus cruelle et plus secrète, et où les affaires des hommes se trament mieux, parce que chacun rentre tôt et ferme bien sa porte. La Reynie avait appris à la police à vivre dans cette pénombre ; elle savait que gouverner Paris, ce n'était pas tant punir le crime que connaître la ville : ouvrir les courriers sans qu'on le sût, entretenir des mouches dans chaque cabaret, payer le silence aussi cher que la parole.

D'Argenson entrerait dans cette maison en croyant y porter de la clarté. Il en ressortirait, je le dis sans détour puisque aussi bien on le verra, ayant appris à manier l'ombre mieux qu'aucun de ses devanciers. Car telle est la première leçon du métier, celle que nul ne formule et que tous apprennent : le renseignement n'est pas la lumière qu'on fait, c'est l'art de la garder pour soi. On lui remettait une horloge toute montée ; il ne savait pas encore qu'elle sonnait pour un autre que lui. Et justement, cet hiver-là, dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, une horloge sonnait.

Qu'il me soit permis ici d'entrer où la police n'entrait pas encore, et de montrer au lecteur une scène que mon héros n'a jamais vue. C'est le privilège de celui qui écrit après coup : je puis pousser une porte que d'Argenson, à cette heure, ne soupçonnait même pas.

Dans un salon d'audience du faubourg, à la nuit tombée, un émissaire venait de reconduire un visiteur. La pièce n'était éclairée que d'une bougie, dont la flamme couchait par instants sous les courants d'air et faisait danser les ombres aux tentures ; le reste s'y devinait plus qu'il ne s'y voyait — l'angle d'un cabinet de marqueterie, le froid d'un parquet que nul feu n'avait réchauffé, et cette odeur de cire chaude et de renfermé qu'ont les chambres où l'on reçoit sans habiter. L'émissaire écouta décroître le pas de l'autre dans l'escalier, attendit le claquement de la porte cochère, puis le silence ; et l'on eût entendu, dans ce silence, le grésillement menu de la mèche. Alors, se croyant seul, il défit ce qui avait été si soigneusement composé. Une main monta vers la tempe et ôta un postiche, qu'elle posa sur la table comme on dépose un masque au sortir d'un bal ; un col se desserra ; et la voix, quand cet être murmura pour lui-même quelques mots dans une langue de l'Est, retomba d'un registre à un autre, plus grave

ou plus clair — je ne le dirai pas —, comme un instrument qu'on désaccorde pour la nuit.

Je n'en dirai pas davantage. Je ne nommerai pas cet émissaire, et moins encore ne déciderai pour le lecteur s'il faut dire il ou elle ; car c'est là précisément le secret de tout ce livre, et je ne le déflorerai pas au premier chapitre. Je me contente de montrer le geste, et de le commenter en moraliste, puisque c'est ma manie. Songez à ce qu'il en coûte de n'être jamais soi : de composer chaque matin un visage qui n'est pas le vôtre, de surveiller jusqu'au timbre de sa voix, de ne pouvoir se reposer qu'en se croyant seul, dans le noir, une bougie pour témoin. Il y a des prisons sans murs, et celle-ci est de la pire espèce, car le geôlier et le captif y logent sous la même peau. Retenez cette image ; elle vous servira plus tard, quand vous croirez haïr cet être et qu'il vous faudra le plaindre.

Le lecteur, lui, sait désormais une chose que d'Argenson mettra des semaines à découvrir : qu'il y a, dans Paris, deux noms pour un seul visage. Je l'ai dit, c'est tout l'avantage que je vous donne sur mon héros, et je vous prends à témoin contre lui : nous saurons toujours un temps d'avance. L'être souffla la bougie ; un filet âcre de suif monta dans le noir, et la chambre rentra dans cette obscurité où dormait le secret. À cette heure, l'homme qui avait charge de le percer ne savait pas même qu'il existât.

Pendant ce temps, la ville faisait son office, qui est de répéter tout bas ce qu'on lui défend de dire tout haut. Il courait par les rues, en ce temps-là, de ces feuilles qu'on nommait nouvelles à la main 4 : des gazettes clandestines, écrites d'une plume rapide, recopiées à la hâte, vendues sous le manteau pour quelques sols, et qui allaient plus vite que la gazette du Roi. Là où l'État voulait le secret, ces feuilles

voulaient le bruit ; elles étaient la revanche du bruit sur le secret, nées du besoin qu'ont les hommes de savoir ce qu'on leur cache. On les écrivait dans des arrière-salles, on les colportait de porte cochère en perron d'église, et le pouvoir n'avait jamais su s'il valait mieux les pourchasser, ce qui les rendait précieuses, ou les laisser courir, ce qui les rendait insolentes.

Il faut entendre ce qu'était ce commerce, car il a sa part dans toute cette histoire. Il y avait, dans Paris, des hommes qui vivaient de savoir avant les autres et de le revendre — comme il y en a sous tous les régimes, parce que la curiosité est une faim qu'on ne rassasie jamais et qui paie bien. Les uns ramassaient le menu : une disgrâce, un mariage, une dette de jeu, les amours d'une actrice, et cela ne tirait pas à conséquence. Les autres, plus rares et plus chers, touchaient au gros gibier : ce qui se disait au conseil, ce que pensait un ministre, ce que préparait l'État. Ceux-là valaient de l'or, et risquaient la corde ; et c'est dans cette seconde espèce que se rangeait, sans le savoir encore, l'auteur de la feuille qui nous occupe.

Celle qui nous occupe, justement, partit ce matin-là des environs du Palais-Royal et descendit vers le quai des Augustins, passant de paume en paume comme une contagion. Elle contait, à l'ordinaire, de petites choses ; mais il y avait, dans le bas de la feuille, une ligne qui ne ressemblait pas aux autres. Un mot sur la Pologne. Un détail si précis, touchant les menées de la France auprès des magnats, que nul nouvelliste de profession n'eût dû le tenir ; un détail qui, en bonne règle, n'avait circulé qu'entre trois bouches du royaume, et qui se lisait là, pour deux sols, à l'étal d'un libraire.

Je ne vous dirai pas encore ce que portait cette ligne. Sachez seulement qu'à la lire, un homme du métier aurait pâli ; car si pareille

chose était imprimée, c'est que la digue fuyait quelque part, et que l'eau qui suintait venait de très haut. Et puisque j'ai le privilège de tout voir d'en haut, je me permettrai cette malice, que ni d'Argenson ni personne ne pouvait alors se permettre : cette feuille savait une chose que seul l'émissaire au double visage aurait pu savoir. Les deux fils que je viens de poser devant vous — l'être qui se déguisait, et la fuite qui courait — se touchaient déjà, à votre insu comme à celui de mon héros. Vous le comprendrez en son temps. La feuille, cependant, passa une dernière main et quitta la rue. Elle allait monter plus haut qu'aucune feuille de son espèce.

Mais avant de la suivre où elle montait, il faut que je vous parle du géant, car on n'entre pas dans une légende comme on entre dans un bureau.

Avant d'Argenson, il y avait eu La Reynie. Trente ans durant, cet homme avait été la police de Paris à lui seul ; il en avait inventé la charge, qui n'existait pas avant lui, et l'avait portée à une hauteur que nul n'imaginait qu'on pût atteindre. C'est lui qui avait fait reculer la nuit, en semant la ville de ces lanternes dont nos pères s'émerveillaient ; lui qui avait tenu tête aux empoisonneuses dans le tribunal d'exception que la cour appelait en frissonnant la Chambre ardente 5 ; lui qui avait appris au Roi qu'une capitale se gouverne par le savoir plus sûrement que par la force. On contait de lui mille traits ; on disait qu'il connaissait Paris maison par maison, qu'il savait le dessous de chaque grande famille, et qu'il avait, dans un cabinet dont lui seul gardait la clé, de quoi perdre la moitié de la cour s'il l'eût voulu. Et l'on ajoutait, plus bas, qu'il ne l'avait jamais voulu, et que c'était là sa vraie grandeur : un homme qui sait tout et qui se tait, non par lâcheté, mais par une sorte de justice supérieure.

En ce mois de janvier 1697, il vivait encore — il devait vivre douze ans de plus —, retiré de la charge mais immense, ombre portée sur quiconque oserait s'asseoir à sa table. D'Argenson, en prenant la charge, n'entra donc pas dans un cabinet : il entra dans cette ombre. Et c'est ici que je dois dire une chose que j'ai mis ma vie à comprendre. Une charge pareille ne se transmet pas comme un titre, ni comme un meuble dont on hérite ; elle se paie, et l'on n'en découvre le prix que lentement, par acomptes, dans la monnaie de l'âme. La Reynie l'avait payé, ce prix ; son visage de vieillard en portait les marques, que j'ai vues décrites par ceux qui l'approchèrent dans ses dernières années. D'Argenson croyait, lui, qu'il ferait mieux et plus proprement. Tous les successeurs le croient. Ils font surtout autrement, et rarement plus proprement.

Il y avait, dans cet écart entre le fondateur et l'héritier, de quoi nourrir un orgueil ; et l'orgueil de d'Argenson fut sa faille autant que sa force. Il lui fallait prouver qu'il valait celui qu'il remplaçait, qu'il saurait, lui aussi, tout connaître de la ville et de ses ténèbres. Cette soif de tout savoir, qui faisait sa grandeur, allait le rendre capable, le moment venu, de tout taire ; car l'homme qui veut connaître pour égaler se découvre un jour le pouvoir de cacher pour servir, et il ne sait plus très bien lequel des deux il aime davantage. Mais je devance, et c'est un défaut de vieillard. Tenons-nous-en pour l'instant à l'image : un homme au seuil d'une porte, le poids d'une réputation sur les épaules, et l'hiver dehors.

Voilà l'homme ; voici l'hiver. Que le lecteur me pardonne ces lenteurs : j'ai voulu poser le décor avant que la machine ne s'ébranle, comme on règle les chandelles avant que le rideau ne se lève. Car ce premier hiver, je l'ai dit et je le répète puisque c'est le nœud de tout, fit

de d'Argenson un autre homme. Il y entra croyant servir la vérité — la débusquer, l'établir, la dire au Roi —, et il en sortit ayant appris à en disposer, ce qui est tout différent : car disposer de la vérité, c'est décider qui aura le droit de la connaître, et ce droit-là, une fois qu'on se l'arroge, ne se rend plus.

Je n'en ferai pas un monstre, qu'on m'entende bien. La corruption que je vous promets n'aura rien de spectaculaire. Vous ne le verrez jamais accepter une bourse ni trahir franchement ; il restera, jusqu'au bout, ce que le monde appelle un honnête homme. C'est précisément ce qui me fait écrire ces pages. L'honnêteté d'un homme n'est pas une forteresse ; c'est une monnaie, et l'État la dépense. La question de ce livre n'est donc pas celle qu'on attend des archives d'une police. Elle n'est pas : qui a commis le crime ? Elle est : que devint l'homme ? Souvenez-vous-en, car c'est elle qui nous guidera quand l'intrigue se fera obscure.

Et maintenant que vous tenez l'homme, et l'hiver, et la ville, il ne reste plus qu'à savoir ce qu'une simple feuille de papier, retrouvée un matin sur un bureau, allait y mettre le feu.

Le matin se leva sur Paris comme se lèvent les matins de janvier, c'est-à-dire à peine : une clarté grise montait des toits sans parvenir à blanchir le ciel, et le froid tenait les rues immobiles. Dans un cabinet dont je ne dirai pas encore à qui il était — vous le saurez bien assez tôt —, une lampe brûlait, car le jour n'y suffisait pas, et l'on sentait l'odeur de l'huile qui charbonnait un peu. Sur la table, parmi les placets et les rapports de la nuit, quelqu'un avait posé une feuille pliée en quatre, de ce papier mince qu'on reconnaît entre mille à le tâter : une nouvelle à la main, la même qui, la veille, courait du Palais-Royal au quai des Augustins.

*— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —*

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

## Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Trône de Pologne » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

**Ouvrir la fiche officielle de « Le Trône de Pologne » →**

**Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →**

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol11